

Lurelu



Faubourg St-Rock : une approche toujours pertinente

Sébastien Chartrand

Volume 44, numéro 3, hiver 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97663ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

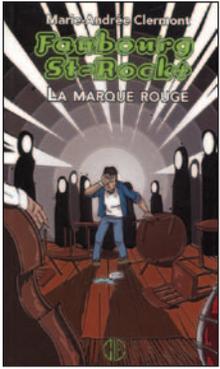
0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chartrand, S. (2022). Faubourg St-Rock : une approche toujours pertinente. *Lurelu*, 44(3), 77–78.



Faubourg St-Rock : une approche toujours pertinente

Sébastien Chartrand

Outre la crédibilité de son arrière-monde, qui fut abordé dans la première partie de cette chronique¹, la série «Faubourg St-Rock» cherche aussi à assoir sa pertinence dans la structure des intrigues dans lesquelles s'insèrent les problématiques abordées. Alors que l'approche actuelle se tourne de plus en plus vers une sorte de sensationnalisme qui, dans les cas les plus maladroits, rappelle les journaux à faits divers, «Faubourg St-Rock» a opté dès le début pour des intrigues qui pourraient se dérouler dans n'importe quelle polyvalente. On ne cherche pas ici le spectaculaire, mais bien le réalisme.

Ainsi, l'angle y est beaucoup moins cru que dans de nombreux romans plus récents qui abordent les mêmes problématiques, ce qui n'est pas nécessairement une mauvaise chose. La violence y est moins graphique, les réflexions des personnages moins noires, mais il ne s'agit pas d'un prétexte à la pensée magique ni au «happy ending» outrancier. En traitant de sujets lourds avec plus de subtilité et en faisant confiance aux jeunes lecteurs pour le décodage du sous-texte, le récit ressemble moins à une confrontation, mais davantage à une confiance.

Cette seconde partie du dossier examinera comment certaines problématiques sont toujours d'actualité et comment, en dépit des changements sociaux majeurs de la dernière décennie, l'approche de la collection apporte un éclairage encore unique sur ces thématiques².

Dépendance, pauvreté et violence

Ce ne sont pas tous les cas de toxicomanie, ni même la majorité, qui mènent vers la déchéance totale ou l'*overdose*. Toutefois, ce type de conséquence est de loin le plus représenté, probablement dans un but de mise en garde. Mais cette démarche n'a-t-elle pas l'effet pervers de pousser un consommateur plus occasionnel à minimiser son problème?

C'est sous l'angle d'une tentative de reprise d'une vie normale que s'amorce *La marque rouge*. Sortant tout juste d'un stage de désintoxication, après trois ans d'abus de drogues, Marc-André s'adapte plutôt mal à sa nouvelle polyvalente. Agressif, révolté, il fait obstacle à sa réhabilitation et ne parvient pas à reprendre pied dans la réalité. Ces mêmes sujets sont également évoqués dans le diptyque de Maxime, *La vie au Max* et *C'est permis de rêver*, où l'angle est totalement différent. Une chronique entière y ayant déjà été consacrée³, il serait superflu d'en refaire un survol ici. On peut en dire autant de *L'Engrenage*. Pauvreté et criminalité sont abordées d'une façon assez crédible pour que l'histoire puisse théoriquement se dérouler chez le voisin – ou que l'adolescent vivant cette réalité y voie son propre reflet.

C'est peut-être dans *Le roman de Cassandra* que ces thèmes sont exploités de la façon la plus audacieuse et la plus réussie. L'amorce est peut-être un peu tirée par les cheveux, à savoir la découverte accidentelle d'un journal intime enseveli dans la terre; mais par la suite, la jeune Patricia et son copain Mathieu découvriront avec intérêt, puis avec horreur, ce que fut la vie de l'auteure de ces confessions. Dépendante affective, totalement obnubilée par son conjoint, la mystérieuse Cassandra raconte l'alcoolisme de ce dernier, sa méchanceté, sa violence. Par amour pour lui, elle le suit dans la surconsommation. Alternent ensuite désintoxications et rechutes, souffrances et promesses : le cycle de la violence est tracé avec beaucoup de talent alors que Cassandra se déteste d'accepter ces comportements, mais reste complètement dépendante de la relation. C'est dans le dénouement final que l'effet «ça pourrait arriver à côté de chez moi» prend une seconde dimension : Patricia découvre que derrière le pseudonyme de Cassandra se cache... sa propre mère. Une finale qui atteint sa cible en plein centre, soit laisser le lecteur sur le sentiment que n'importe qui – y compris lui-même – pourrait sombrer dans une spirale de violence.



Maladie mentale

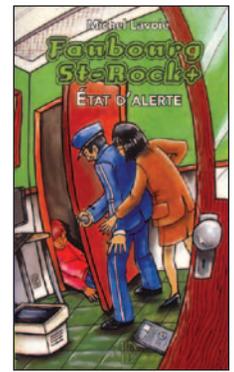
On a le même sentiment face à la maladie mentale en lisant *Sonate pour un ange*. La mère de Fanie est une artiste de talent, mais elle souffre d'un désordre mental qui provoque chez elle des paniques incontrôlables et des comportements imprévisibles, de sorte qu'elle n'arrive pas à fonctionner normalement en société. Le doigté de l'auteur réside dans son approche qui permet de regarder les divers personnages avec respect et admiration plutôt qu'avec pitié ou malaise. Tout est amené avec une telle sensibilité qu'on a l'impression de lire un témoignage plutôt qu'une fiction – ainsi, ce portrait crédible amène à la conscientisation bien davantage que le ferait un traitement plus hollywoodien du thème.

Racisme et endoctrinement idéologique

Si les romans sur le racisme abondent, pourquoi devrait-on s'attarder à *Concerto en noir et blanc*? Après tout, la société a fait du progrès en ce sens, alors qu'est-ce qu'un bouquin vieux de trente ans (une antiquité!) aurait de pertinent à dire à une génération se proclamant émancipée de tels préjugés?

Tout l'intérêt réside spécifiquement dans l'âge du roman, qui devient un témoignage de la stagnation de certaines mentalités. Le récit annonce sa tonalité dès les premières pages; après la traditionnelle introduction «J'suis pas raciste mais...», l'un des personnages est témoin de la tirade suivante : «... ce monde-là est différent de nous autres, on peut pas le nier. Puis il y en a de plus en plus, partout au Québec [...] je veux juste que le Québec ait encore l'air du Québec dans vingt ans, c'est tout. [...] Quel genre de pays on va avoir, maudit, si tout le monde dans la rue parle chinois et porte un turban?» (P. 10, éd. 1992.)

Il est triste de constater que ces propos, écrits il y a trente ans, peuvent être lus de nos jours – presque textuellement – sur les réseaux sociaux. Et si le récit sous-entend



que le racisme est «une affaire de vieux» et que les jeunes s'en tiennent instinctivement loin, soulignons que le quadragénaire d'aujourd'hui est l'adolescent de 1992. Le roman, avec le temps, prend une «valeur ajoutée», à savoir qu'il témoigne de la persistance et de la transmission intergénérationnelle des préjugés.

On pourrait aussi s'arrêter au vocabulaire employé. L'usage (ou la censure) du mot *nègre* ayant fait couler beaucoup d'encre récemment, peut-être la lecture de ce roman est-elle spécialement désignée par les temps qui courent, car elle permettra au lecteur de constater à quel moment ledit «mot en N» est un acte de violence (par exemple, lorsque le personnage de Dave est verbalement agressé) et à quel moment il ne l'est pas (c'est-à-dire l'usage qu'en fait l'auteur pour, bien évidemment, dépeindre une réalité qu'il dénonce).

Peut-être pourrait-on adjoindre à la lecture de ce roman celle des *Mots et des poussières*, qui plonge au cœur du phénomène des sectes et du suprématisme blanc afin de s'éduquer du bon usage d'un autre terrible «mot en N», *nazi*, qu'on gagne aussi à remettre dans son contexte. Mais le roman peut aussi être récupéré autrement. Les parents du personnage de Célestin dirigeant une secte dans laquelle leur fils ne se reconnaît pas. À travers le cheminement psychosocial du personnage, on peut remarquer les signes d'un endoctrinement, tout spécialement dans la rupture avec les proches et les valeurs de la société ou encore dans l'énonciation de certitudes incontournables et indiscutables.

Ce même processus d'endoctrinement s'étant tout récemment trouvé un nouvel avatar dans le conspirationnisme, peut-être serait-il pertinent d'amener le jeune lecteur à se questionner sur les propos qu'il entend autour de lui. Célestin est élevé dans une famille sectaire; peut-être des jeunes y trouveront-ils des échos de leur réalité, à l'heure où les enseignants sonnent l'alarme des pressions antivaccin que subissent certains élèves par leurs parents.

Homosexualité et bisexualité

L'un des premiers romans jeunesse québécois à aborder ouvertement l'homosexualité est *Requiem gai* qui, étrangement, n'a pas été réédité dans la mouture 2007 de la série – certes, le sujet y est exploité sous un angle qui a pris de l'âge, mais nombreuses sont les personnes qui pensent toujours comme les personnages du roman. La difficulté de la sortie du placard, l'inacceptation de certains amis, la remise en question de soi y sont fort bien amenées, sans toutefois dépeindre un personnage soumis aux affres de tourments insondables ni de processus de victimisation. Les pensées de la jeune Camille dans *État d'alerte* explorent le sujet avec encore plus de douceur. Se découvrant lesbienne, l'adolescente rêve en vain qu'une amie veuille devenir son amante, puis croise une autre femme, plus mure, avec qui elle trouve l'aplomb d'assumer son homosexualité. Le sujet n'est qu'effleuré – tout spécialement dans un roman plus court que les autres, où l'intrigue principale est une enquête policière – mais il n'en reste pas moins que les réflexions de Camille sont empreintes d'une belle poésie qui permet d'évoquer le sujet tout en sérénité.

Les vertus d'une approche délicate

Parce que dépeints sans quête de sensationnalisme, les adolescents du Faubourg St-Rock sont les personnages auxquels un plus large spectre de lecteurs pourrait s'identifier. Parce que présentées sans chercher les extrêmes, les problématiques toucheront davantage de jeunes, considérant qu'il est possible d'y voir le reflet de nombreuses réalités. Et parce que l'intrigue semble se dérouler dans son propre voisinage, le lecteur aura davantage de chances de constater qu'il n'est pas seul.

Le rôle de «Faubourg St-Rock» est toujours aussi pertinent et, jusqu'à présent, son approche reste sans égal dans notre littérature.

Notes

1. «Faubourg St-Rock : un univers d'un réalisme intemporel», *Lurelu*, vol. 44, n° 1.
2. Faute d'espace, il est impossible de traiter individuellement de chaque roman de la série. Il ne faudrait cependant pas y voir un jugement sur la qualité des œuvres, encore moins sur l'importance des problématiques abordées.
3. «Maxime : de la parentalisation à la construction du soi», *Lurelu*, vol. 42, n° 3.

Bibliographie des œuvres citées

- Toutes parues chez Pierre Tisseyre :
- CLERMONT, Marie-Andrée. *La Marque rouge*, 1995, réédition en 2008.
- CLERMONT, Marie-Andrée. *L'Engrenage*, 1991, réédition en 2007.
- DESROSIERS, Danièle. *Le roman de Cassandra*, 1997, réédition en 2010.
- JULIEN, Susanne. *Des mots et des poussières*, 1997, réédition en 2008.
- LAUZON, Vincent. *Concerto en noir et blanc*, 1992, réédition en 2008.
- LAUZON, Vincent. *Requiem gai*, 1997.
- LAUZON, Vincent. *Sonate pour un ange*, 1994, réédition en 2008.
- LAVOIE, Michel. *État d'alerte*, 1996, réédition en 2008.

